



J'écris à nouveau dans les cafés. Ça me manquait : tôt le matin, se glisser sur une banquette, sortir son cahier, savourer le bruit du percolateur, des tasses et des cuillères, contempler les visages du lundi, les visages du mardi, les visages du jeudi (ils sont tous différents), glaner des bouts de conversation, puis mettre ses écouteurs et plonger dans l'écriture pendant deux ou trois heures en écoutant Nick Cave, PJ Harvey ou Godspeed You! Black Emperor, c'est une joie.

Ce matin, j'ai apporté avec moi deux livres de Stéphane Lambert, *Paul Klee jusqu'au fond de l'avenir* (éd. Arléa) et *Tout est paysage* (éd. L'Atelier contemporain), un recueil de brèves méditations sur Monet, Twombly, Klee, Tàpies, Music, Mondrian, Morandi, Staël. Ce sont deux petits volumes élégants, avec des reproductions en couleurs qui allument notre désir. Il y a des livres qui sont comme des coffrets de pirate : ils nous prodiguent un trésor doux.

J'aime bien la manière enveloppante qu'a Stéphane Lambert d'approcher le mystère ondoyant de la peinture. Il cherche ce qu'il appelle le « *dégradé de la matière vers son effacement* » : une certaine dilution des couleurs, quelque chose de délavé qui affleure depuis le temps et témoigne pour une mémoire très ancienne, presque géologique, des signes peints : « *L'image porte en elle une multitude d'images ensevelies* », écrit-

**Il y a des livres qui sont comme des coffrets de pirate**

il. Ainsi, regarder un tableau de Paul Klee, c'est être sensible à des « *icebergs invisibles* ». Il y a un inconscient des apparences, le visible est animé par une vie intérieure qui ressemble à des filigranes ; ils nous apparaissent lorsque nous contemplons intensément un paysage : nous voyons alors émaner d'un assemblage de formes qu'on croyait fixes un univers de molécules féeriques, une constellation de pyramides, un ciel de détails qui jouent à nous ressembler.

Stéphane Lambert nous rappelle que ce travers inventif de notre regard s'appelle la paréidolie : « *reconnaître un visage familier dans le tracé d'une montagne* » fait de nous des peintres qui ne peignent pas, des inventeurs enfantins, des sourciers. Parlant des bouteilles et des carafes de Giorgio Morandi, il évoque le « *rayonnement des choses immobiles* » et voit dans ce fond sableux des tableaux une sorte de magnétisme ontologique. L'inertie vibre, et ce qu'on appelle la présence n'est peut-être qu'un écho des temps engloutis, un appel à réveiller les regardeurs que nous sommes : « *En chaque témoin, il y a un devin qui dort.* »

Voilà, la peinture hante le langage comme les premiers visages s'impriment sur l'âme des enfants. Elle est là tout le temps, dans la nuit, quand on ferme les yeux. C'est la vraie matière de l'existence : le temps s'y est imprimé, il s'illumine à travers notre regard. Les tableaux agissent sur nous comme les empreintes d'un temps intérieur ; ils nous éclairent, comme des fossiles. ●